

Niveau facile

Texte 1

"Peut-être que tous nos efforts de réflexion ont d'abord pour but de nous faire échapper à la bêtise ; peut-être que l'envers de notre amour de la sagesse n'est qu'un refus de la bêtise... Mais qu'est-ce au juste que la bêtise? Est-ce seulement l'ignorance, le manque d'instruction? Non, dans la langue courante est dit "bête", celui qui - comme les animaux (les bêtes) - manque d'intelligence. Cette définition est-elle acceptable? Derrière son apparente simplicité, la définition courante de la bêtise comme manque d'intelligence est lourde de présupposés. Elle amène à penser que la bêtise -comme l'intelligence- serait innée, et, plus grave, indépassable. Indépassable parce que, si l'instruction doit développer l'intelligence, il n'en reste pas moins qu'elle la suppose en tant que capacité (on ne peut espérer instruire des pierres, et si on peut le faire des petits d'hommes, c'est parce qu'ils en ont en eux la capacité). Un être dénué d'intelligence, un être bête serait donc inéducable, incapable de dépasser sa condition. Il y a derrière cette trop simple définition de la bêtise, un innéisme et un élitisme toujours prêt à glisser dans l'inhumain... Et si au lieu d'être un manque d'intelligence, la bêtise était l'ignorance de notre propre ignorance ? N'y a-t-il pas une bêtise bien plus redoutable que le simple manque d'instruction, une bêtise qui justement consiste à croire ne manquer de rien, une assurance vide, une certitude purement psychologique qui croit pouvoir d'autant plus s'étendre à tout qu'elle a moins de contenu ? (car moins on en sait, plus on croit savoir)."

Julien Saiman, "La bêtise", philo.pourtous.free.fr

Texte 2

"On obéit par conformisme social, par habitude. Parce que l'obéissance rassemble et que la désobéissance isole. (...) Une première manière de désobéir serait finalement d'obéir à minima, de manière rétive. Mais cela ne doit pas faire oublier pourtant la dureté des rapports de force : le premier moteur de l'obéissance, c'est la soumission. On obéit parce qu'on ne peut pas faire autrement. Comme l'esclave de l'Antiquité, l'ouvrier du XIXe siècle, le surendetté d'aujourd'hui sont contraints d'obéir. Mais c'est en même temps, pour beaucoup d'entre nous, une excuse magnifique : « Je ne pouvais pas faire autrement. » C'est confortable de se dire qu'on n'avait pas le choix. On n'exagère le coût de notre désobéissance.

Justement, ce qui nous retient de désobéir, c'est souvent le confort de se sentir délesté du choix et des responsabilités. Un des secrets de l'obéissance, c'est qu'obéir nous permet de déposer auprès d'un autre le poids de cette liberté trop lourde à porter. Cette déresponsabilisation est un phénomène puissant dans nos sociétés technologiques et complexes dans lesquelles les chaînes de commandement sont diluées. On accepte des choses terribles mais on se dit pour se rassurer : « Au fond, ce n'est pas moi », « On m'a demandé de le faire », « De toute manière, un autre l'aurait fait à ma place ! ». Avez-vous vu ce film sur l'affaire Enron ? Il raconte la faillite de cette firme qui, suite aux montages financiers crapuleux de son dirigeant, a volé et a ruiné des centaines de millions d'Américains. Dans le film, un ancien cadre de l'entreprise a cette phrase : « On se doutait bien que quelque chose n'était pas correct, mais on ne voulait pas savoir. » Ce « ne pas savoir » est un moyen de se déresponsabiliser, de ne pas apparaître à ses propres yeux comme un monstre. (...) Etre un sujet politique, c'est précisément l'inverse : faire l'expérience qu'on ne peut pas se dérober à l'appel pour agir, dénoncer, refuser."

Frédéric Gros, « C'est confortable d'obéir », liberation.fr

Niveau moyen

Texte 3

"Il est vrai que hors de la société civile chacun jouit d'une liberté très entière, mais qui est infructueuse, parce que comme elle donne le privilège de faire tout ce que bon nous semble, aussi elle laisse aux autres la puissance de nous faire souffrir tout ce qu'il leur plaît. Mais dans le gouvernement d'un État bien établi, chaque particulier ne se réserve qu'autant de liberté qu'il lui en faut pour vivre commodément, et en une parfaite tranquillité, comme on n'en ôte aux autres que ce dont ils seraient à craindre. Hors de la société, chacun a tellement droit sur toutes choses, qu'il ne s'en peut prévaloir et n'a la possession d'aucune ; mais dans la république, chacun jouit paisiblement de son droit particulier. Hors de la société civile, ce n'est qu'un continuel brigandage et on est exposé à la violence de tous ceux qui voudront nous ôter les biens et la vie ; mais dans l'État, cette puissance n'appartient qu'à un seul. Hors du commerce des hommes, nous n'avons que nos propres forces qui nous servent de protection, mais dans une ville, nous recevons le secours de tous nos concitoyens. Hors de la société, l'adresse et l'industrie sont de nul fruit : mais dans un État, rien ne manque à ceux qui s'évertuent. Enfin, hors de la société civile, les passions règnent, la guerre est éternelle, la pauvreté est insurmontable, la crainte ne nous abandonne jamais, les horreurs de la solitude nous persécutent, la misère nous accable, la barbarie, l'ignorance et la brutalité nous ôtent toutes les douceurs de la vie ; mais dans l'ordre du gouvernement, la raison exerce son empire, la paix revient au monde, la sûreté publique est rétablie, les richesses abondent, on goûte les charmes de la conversation, on voit ressusciter les arts, fleurir les sciences, la bienséance est rendue à toutes nos actions et nous ne vivons plus ignorants des lois de l'amitié."

Thomas Hobbes, *Du citoyen* (1642)

Texte 4

"Le savant complet est celui qui embrasse à la fois la théorie et la pratique expérimentale. 1° Il constate un fait ; 2° à propos de ce fait, une idée naît dans son esprit ; 3° en vue de cette idée, il raisonne, institue une expérience, en imagine et en réalise les conditions matérielles. 4° De cette expérience résultent de nouveaux phénomènes qu'il faut observer, et ainsi de suite. L'esprit du savant se trouve en quelque sorte toujours placé entre deux observations : l'une qui sert de point de départ au raisonnement, et l'autre qui lui sert de conclusion. (...)

L'observateur et l'expérimentateur répondraient donc à des phases différentes de la recherche expérimentale. L'observateur ne raisonne plus, il constate ; l'expérimentateur, au contraire, raisonne et se fonde sur les faits acquis pour en imaginer et en provoquer rationnellement d'autres. Mais, si l'on peut, dans la théorie et d'une manière abstraite, distinguer l'observateur de l'expérimentateur, il semble impossible dans la pratique de les séparer, puisque nous voyons que nécessairement le même investigateur est alternativement observateur et expérimentateur. (...)

On voit donc que tous les termes de la méthode expérimentale sont solidaires les uns des autres. Les faits sont les matériaux nécessaires ; mais c'est leur mise en œuvre par le raisonnement expérimental, c'est-à-dire la théorie, qui constitue et édifie véritablement la science. L'idée formulée par les faits représente la science. L'hypothèse expérimentale n'est que l'idée scientifique, préconçue ou anticipée. La théorie n'est que l'idée scientifique contrôlée par l'expérience."

Claude Bernard, *Introduction à l'étude de la médecine expérimentale* (1865)

Niveau difficile

Texte 5 : Jean-Paul Sartre, *Cahiers pour une morale* (1947)

"Me voilà tuberculeux par exemple. Ici apparaît la malédiction (et la grandeur). Cette maladie, qui m'infecte, m'affaiblit, me change, limite brusquement mes possibilités et mes horizons. J'étais acteur ou sportif ; avec mes deux pneumos, je ne puis plus l'être. Ainsi négativement je suis déchargé de toute responsabilité touchant ces possibilités que le cours du monde vient de m'ôter. C'est ce que le langage populaire nomme être diminué. Et ce mot semble recouvrir une image correcte : j'étais un bouquet de possibilités, on ôte quelques fleurs, le bouquet reste dans le vase, diminué, réduit à quelques éléments. Mais en réalité il n'en est rien : cette image est mécanique. La situation nouvelle quoique venue du dehors doit être vécue, c'est-à-dire assumée, dans un dépassement. Il est vrai de dire qu'on m'ôte ces possibilités mais il est aussi vrai de dire que j'y renonce ou que je m'y cramponne ou que je ne veux pas voir qu'elles me sont ôtées ou que je me soumetts à un régime systématique pour les reconquérir. En un mot ces possibilités sont non pas supprimées mais remplacées par un choix d'attitudes possibles envers la disparition de ces possibilités.

Et d'autre part surgissent avec mon état nouveau des possibilités nouvelles : possibilités à l'égard de ma maladie (être un bon ou un mauvais malade), possibilités vis-à-vis de ma condition (gagner tout de même ma vie, etc.), un malade ne possède ni plus ni moins de possibilités, qu'un bien portant ; il a son éventail de possibles comme l'autre et il a à décider sur sa situation, c'est-à-dire à assumer sa condition de malade pour la dépasser (vers la guérison ou vers une vie humaine de malade avec de nouveaux horizons). (...)

Ainsi suis-je sans repos : toujours transformé, miné, laminé, ruiné du dehors et toujours libre, toujours obligé de reprendre à mon compte, de prendre la responsabilité de ce dont je ne suis pas responsable. Totalement déterminé et totalement libre. Obligé d'assumer ce déterminisme pour poser au-delà les buts de ma liberté, de faire de ce déterminisme un engagement de plus."

Texte 6 : Sigmund Freud, *Métapsychologie* (1915)

"On nous conteste de tous côtés le droit d'admettre un psychique inconscient et de travailler scientifiquement avec cette hypothèse. Nous pouvons répondre à cela que l'hypothèse de l'inconscient est nécessaire et légitime, et que nous possédons de multiples preuves de l'existence de l'inconscient. Elle est nécessaire parce que les données de la conscience sont extrêmement lacunaires ; aussi bien chez l'homme sain que chez le malade, il se produit des actes psychiques qui, pour être expliqués, présupposent d'autres actes qui, eux, ne bénéficient pas du témoignage de la conscience. Ces actes ne sont pas seulement les actes manqués et les rêves, chez l'homme sain, et tout ce qu'on appelle symptômes psychiques et phénomènes compulsions chez le malade ; notre expérience quotidienne la plus personnelle nous met en présence d'idées qui nous viennent sans que nous en connaissions l'origine et dont l'élaboration nous demeure cachée. Tous ces actes conscients demeurent incohérents et incompréhensibles si nous nous obstinons à prétendre qu'il faut bien percevoir par la conscience tout ce qui se passe en nous en fait d'actes psychiques ; mais ils s'ordonnent dans un ensemble dont on peut montrer la cohérence, si nous interpellons les actes inconscients inférés. Or, nous trouvons dans ce gain de sens et de cohérence une raison, pleinement justifiée, d'aller au-delà de l'expérience immédiate. Et s'il s'avère de plus que nous pouvons fonder sur l'hypothèse de l'inconscient une pratique couronnée de succès, par laquelle nous influençons, conformément à un but donné, le cours des processus conscients, nous aurons acquis, avec ce succès, une preuve incontestable de l'existence de ce dont nous avons fait l'hypothèse."

